



Pas le temps pour l'angoisse¹

Comment faire parler l'angoisse dans le « pas le temps » de nos jours si la faire parler est directement liée au maniement du temps ? Paz définit l'angoisse ainsi : *Entre le jamais et le toujours, l'angoisse se niche avec ses mille pattes et son seul œil*². Cette définition inclut le temps — le jamais et le toujours — comme un « pas le temps », puisque le sujet se trouve là, entre ces deux, suspendu. Que la définition de l'angoisse apporte la dimension temporelle, désespoir³, cela n'est pas inconnu du corps qui multiplie sa sensibilité, qui se cramponne et qui est cramponné par ces *mille pattes* dans la méfiance qui ne se trompe pas de nous voir réduits à lui⁴. Réduit à un corps, celui aux mille pattes et son seul œil, à tout voir.

Un petit découpage clinique. Quelqu'un écrit à la patiente : « je t'ai vue marcher dans la rue ce matin », cela suffisait à la laisser extrêmement angoissée, suspendue, tachycardique. Que s'est-il passé ? Là, dans une matinée quelconque, l'objet *a*, dans sa forme épisodique, le regard, apparaît comme une fine poussière dans l'air, une substance impalpable qui énerve, dégoûte et attire, en transportant le sujet à cette scène de manière à ne plus lui rester d'autre position que celle d'identifié à l'objet « regard ». De cette opération une immense angoisse s'entraîne, *c'est bien le symptôme-type de tout événement du Réel*⁵, dirait-il Lacan, en énonçant que ce n'est pas le passé qui entrave le présent, mais le Réel, l'apparition de ce impalpable qui insiste à retenir le sujet dans ces éternelles répétitions⁶. Elle était là, figée à l'instant éternel de l'angoisse, suspendue, jusqu'à ce que les mots viennent la capturer et la ramener sur terre, liaison symbolique du parlêtre.

¹ Référence au même viral au Brésil « no time brother » utilisé comme réponse à n'importe quelle demande venant des autres.

² Octavio Paz, *O mono gramático*, p. 113.

³ En portugais, le verbe pronominal réfléchi « desesperar-se » (« se désespérer ») est utilisé dans le sens du nom « desespero » (« désespoir ») comme le point maximal et inflexible de l'angoisse, mot qui contient le verbe « esperar » (« espérer »). Le désespoir (« desespero ») c'est l'état où quelqu'un se trouve dans une situation dont elle croit ne pas voir l'issue.

⁴ L. Lacan, *La troisième*.

⁵ Idem.

⁶ Fingermann, Dominique. O “tempo” de uma análise. Stylus, n. 18, p. 33, abril de 2009.



Néanmoins, pour faire parler l'angoisse, il faut du temps, bien de consommation assez rare actuellement. La folie des laboratoires pharmaceutiques, y compris des psychiatres, à médicaliser de façon exagérée et sans limites nos angoisses viennent, aussi, du « no time brother », de la demande d'agilité, de la production, de l'être fonctionnel dans l'engrenage néolibéral. L'attention à cette pratique normalisée, si nous sommes guidés par Kierkegaard, nous médicaliserions également notre condition humaine, ce qui équivaut presque à faire de nous des non-humains, ou encore, des humains pathologisés, car lorsque les normes et les idéaux sont intériorisés, les troubles et les comportements considérés comme déviants le sont également. A la fin, *gouverner n'est jamais qu'imposer simplement la norme. Gouverner c'est organiser les bords. C'est gérer les formes de rejets à la norme, leur donner des figures perméables aux interventions*⁷ et il y a des cliniques qui se mettent à la disposition de cette gouvernementalité sociale.

C'est à nous, analystes, de faire parler l'angoisse et non de diriger les âmes⁸ vers une rédemption plus rapide. Parallèlement au discours en cours, l'analyste gère aussi le temps dans la précipitation, mais vers la fonction de l'urgence, s'alliant à l'angoisse pour en extraire notre grain d'incurable. Oui, la précipitation, l'urgence, mais dans le temps intempestif, qui marque la position de l'inconscient, ses brèches. Si le discours néolibéral presse le sujet à porter ses marques, nous marquons l'empressement nécessaire pour que *le sujet puisse se présenter tel qu'il est et sortir de la prison de ses identifications aliénantes*⁹, en revenant à la béance, à la troisième blessure narcissique : la décentralisation de la raison, à la Chose freudienne elle-même, à l'inconscient, à la vérité de la castration. Mais la castration chez Freud c'est où l'on arrive¹⁰, chez Lacan, elle est d'où l'on part, un manque que le symbolique ne comble pas, donc Réel, là où l'objet *a* vient faire sa présence tandis ce qu'il reste de non symbolisable, un point manque-de-signifiant, opposé à la réduction symbolique. *La fonction de la hâte c'est la fonction de*

⁷ Safatle, Vladimir. Alfabeto das colisões (pp. 32-33). Ubu Editora. Edição do Kindle.

⁸ J. Lacan, La chose freudienne ou le sens du retour à Freud dans la psychanalyse, dans *Escritos*, Jorge Zahar Editeur, 1998, p. 404. « Comment ne pas nous justifier en prenant cette position pour vraie alors qu'elle est réelle, comment ne pas glisser de là pour devenir administrateurs de l'âme, dans un contexte social qui leur exige cette fonction ? ».

⁹ Nominé, Bernard. Le temps : un objet logique. *Stylus*, n.18, p. 53, avril 2009.

¹⁰ Il suffit d'évoquer « le roc de la castration », comme quelque chose qui peut parvenir dans une analyse et, chez Freud, insurmontable.



*ce petit(a), petit(a-t)*¹¹, dira-t-il en 73. Comment serait-il possible de combler ce manque réel ? Il n'en faut pas beaucoup, elle se présente, elle est le présent. Il nous reste à gérer le transfert, qui s'articule autour de l'objet *a*, donc du temps, à travers le désir de l'analyste¹².

Si l'objet est nécessairement métonymique, une fois absent, son destin serait de s'installer là où le réel conserve ses traces, c'est-à-dire dans les instants intemporels de la structuration psychique. Présentification réelle, qu'on ne peut nommer que dans l'instabilité du phallus et l'actualisation mortifère de la jouissance¹³.

Évidemment, l'usage de l'angoisse réel de Lacan n'est pas pareil chez Freud, puisqu'il s'agit d'une extériorité étrange au signifiant et non d'une angoisse devant un danger réel, comme j'espère l'avoir précisé avec cet exemple clinique. Qu'avons-nous précisément là ? Le point où cesse l'opposition entre la vision intérieure et l'extérieure, entre ce que nous voyons et celle que nous imaginons. Je me souviens de la thèse de l'imaginaire chez Lacan : l'investissement de l'image du miroir c'est un temps fondamental de la relation imaginaire, parce que limitée, c'est-à-dire, tout investissement libidinal ne concerne pas l'image corporelle, il y a une limite à l'image, une tache. C'est — phi, phallus imaginaire, qui demeure en dehors de cette appréhension imaginaire du corps, ce qui engendre la fracture qui marque l'image du corps lui-même — en clinique, comme nous savons bien, cette image du corps fracturé se traduit par un sentiment d'insuffisance ou de manque qui se décline sous des formes pas toujours très créatives : trop gros ou trop maigre, trop tordu ou moins tordu, et ainsi de suite — cette fracture marque le caractère *inappréhensible* du corps lui-même. Ce – phi, même imaginaire, est un manque sans image et c'est justement en ce point central du manque que l'étrange

¹¹ J. Lacan, séminaire *Encore*, p. 67, Jorge Zahar Editeur 1985. On rappelle qu'en français, *petit(a-t)* et *hâte* (la célérité) sont des homophones

¹² Conformément chapitre XI du Séminaire *L'angoisse*, nommé « Pontuações sobre o desejo » (du 27 février 1963), dont le premier sous-titre c'est « Da conferência ao desejo do analista ». Mais aussi in J. Lacan, *L'acte psychanalytique – résumé du séminaire 1967-68*, in d'Autres Écrits, Jorge Zahar Éditeur, 2003, p. 375 : celui de la possibilité de se faire l'objet *a* « se fait(faire), bien entendu : se fait produire l'objet *a* : avec l'objet *a* ».

¹³ *Du réel donc, et je vous l'ai dit : d'un mode irréductible sous lequel ce réel se présente dans l'expérience. Tel est ce dont l'angoisse est le signal*, J. Lacan, Séminaire *L'Angoisse*, p. 178.



vient s'aligner lorsqu'il disparaît. Vous reconnaissez là la thèse de Lacan : l'angoisse n'est pas une question de manque, mais de sa disparition.

Celui qui souffre est paralysé dans un temps continu d'attente (espoir), c'est là où nous fêtons le dés-espoir, hors du commun, du refus du régime du temps naturalisé par la névrose, quand le sujet crie « où se trouve mon temps ? ». Il ne s'agit pas du banal « chacun a son propre temps », mais d'un temps *propre à chacun, qui participe à sa manière d'être*¹⁴. Du temps, en analyse, pour reconnaître *les singularités qui traversent ses manières de désirer, de bouger, d'agir et d'utiliser le langage*¹⁵, analyse « cartographique » d'abord. Mais il faut entrer dans second moment qui apparaît habituellement comme un flash fulgurant, accompagné de cette suspension angoissante, affliction dont le sujet souhaite se débarrasser et que l'analyste maintient autant que possible, comme s'il disait, *ne t'effraie pas autant, on y fera face ensemble*. Et, si l'amour du transfert le permet, les chances de s'inscrire un savoir sur comment *habiter un temps d'écroulements, un temps d'abandon*¹⁶ sans rester suspendu en angoisse, sont grandes. C'est ce savoir qui rendra possible au sujet, nous parions ainsi, la condition pour toute et n'importe quelle émancipation possible.

¹⁴ Nominé, Bernard. *Le temps : un objet logique*. Stylus, n. 18, p. 53, avril 2009.

¹⁵ Safatle, Vladimir. *Alfabeto das colisões* (pp. 34-35). Ubu Editora, 2024.

¹⁶ Idem.

XII RENDEZ-VOUS DE
L'INTERNATIONALE DES FORUMS
VIII RENCONTRE INTERNATIONALE DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES
FORUMS DU CHAMP LACANEN

1 - 5 MAI 2024

L'AN GOIS SE

COMMENT
LA FAIRE
PARLER ?



MAISON DE LA CHIMIE
28 BIS RUE SAINT-DOMINIQUE
75007 PARIS - FRANCE